

N.O.I.R.
Sans l'éclat du premier film

Jérôme Delgado

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2015). Compte rendu de [N.O.I.R. Sans l'éclat du premier film].
Séquences : la revue de cinéma, (295), 26–26.

N.O.I.R. Sans l'éclat du premier film



Un monde pris dans les mailles de la misère sociale

Malgré la rareté de son sujet dans notre cinématographie – la réalité des communautés noires aux prises avec le problème du gangstérisme –, **N.O.I.R.**, deuxième titre livré par Yves Christian Fournier, reste en deçà des attentes. Complexe et brûlant, le thème aurait gagné à être resserré.

Jérôme Delgado

Sept ans après un premier long métrage mémorable (**Tout est parfait**), Yves Christian Fournier réapparaît avec un autre film sur la jeunesse et sur ses sombres perspectives d'avenir. Après avoir abordé avec audace et tact la question du suicide chez les adolescents, il livre, avec **N.O.I.R.**, un regard sur les gangs de rues. Le résultat, plus embrouillé, est aussi moins emballant. Sans l'élément pivot en fin de parcours qui explique le récit, cette fiction ancrée dans un ghetto noir d'un Montréal non identifié sombre souvent dans les clichés du genre.

Certes, Yves Christian Fournier ne pouvait reprendre les allers-retours temporels qui faisaient la trame de **Tout est parfait**. La linéarité de **N.O.I.R.** apparaît, c'est inévitable, plus sage, plus conventionnelle, bien que le cinéaste collige de multiples récits parallèles. Les quelques chassés-croisés apportent peu; l'œuvre apparaît alambiquée et confuse.

N.O.I.R. met en scène une multitude de petits mafieux pris dans le cercle du trafic de la drogue, de la guerre de clans, de la violence à tout bout de champ, d'où personne ne s'extirpe, même pas ceux impliqués par association. L'intrigue tourne autour de quatre personnages, chacun avec ses rêves et ses problèmes, mais avec un point en commun: celui de se trouver sur la seconde ligne de la criminalité, avec un rôle passif plutôt qu'actif, subi davantage que voulu.

Fleur, une ado maman, a la couenne dure, mais également un partenaire aussi dominateur qu'assoiffé de vengeance. Dickens a 16 ans et un grand frère caïd qu'il aimerait imiter, quitte à contester son autorité. Pour Suzie, danseuse nue, le salut passe par ses amours avec un leader qui roule sur l'or. Autre jeune papa, Kadhafi, noir dans l'âme plus que par la couleur de la peau, mise sur ses talents de *slammeur* pour ne pas retomber dans le gangstérisme. Ce dernier est sans doute le plus intéressant, incarné avec aplomb par Salim Kéchiouche qui tient autant de Jamel Debbouze que de Tahar Rahim; la scène où il réussit à s'affranchir de son bégaiement (naturel?) est une des plus touchantes.

Leurs récits se croiseront rarement, même s'ils semblent cohabiter sous les mêmes sombres nuages. Le cinéaste et son coscénariste ont opté pour présenter quatre facettes d'un monde pris dans les mailles de la misère sociale. C'est de bon aloi d'éviter la description détaillée des conflits au bénéfice d'enjeux plus grands. Or, à tout ficeler, de la misogynie au profilage racial, de la réinsertion (difficile) à la valorisation (simpliste) des études, le portrait est certes sombre, mais mal dessiné.

L'absence d'un personnage central fort, comme dans le premier opus de Fournier, met cependant l'accent sur un ensemble de problèmes, sur un tout. Il n'y a pas de drame plus important qu'un autre: ils sont tous interdépendants.

La portée sociale de **N.O.I.R.** apparaît toutefois bien secondaire devant tous les petits coups qui se jouent à l'écran. Film noir en esprit – décors urbains, éclairages contrastés, caméra parfois subjective, personnages secondaires souvent plus intéressants –, il ne manque pas d'arguments. Certains plans, comme celui montrant un avion en vol suivi de son reflet dans une piscine hors d'usage, sont fort évocateurs. Dans cette communauté, les rêves d'un meilleur ailleurs s'estompent brutalement à la vue de la misérable réalité.

Il y a du Spike Lee dans ce portrait cru et expansif du Harlem montréalais. S'il n'atteint pas les couleurs engagées et lapidaires du cinéaste newyorkais, le réalisateur québécois donne néanmoins l'impression d'avoir réussi à s'immiscer parmi la population comme s'il était chez lui.

Le réalisme des scènes, dans des décors naturels et avec un lot d'interprètes amateurs (ou, du moins, comédiens méconnus), est soutenu par la série de photos qui accompagne le générique. Clin d'œil à Denys Arcand? Déjà, le vieux lion terminait son **Règne de la beauté** (2014) par des images fixes qui révélaient l'état réel des luxueuses demeures de l'architecte Pierre Thibault. Le contraste est en tout cas frappant: l'élite blanche et la beauté de son argent versus la pauvreté noire et les conditions pitoyables des habitations. Bijoux et billets circulent dans le ghetto, mais il s'agit d'or et d'argent sales. Le quartier, fermé sur lui-même, se trouve loin des vastes paysages filmés par Arcand. Les scènes de sexe chez Fournier n'ont rien de sensuel, mais tout du nombrilisme machiste.

Yves Christian Fournier n'étant pas Spike Lee, il a fait appel à Jean-Hervé Désiré pour l'écriture du scénario. Ça explique aussi le naturel de la trame, ainsi que la crédibilité des dialogues, au point où il faut parfois être familier avec le jargon pour saisir le propos. **Cote: ★★½**

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Yves Christian Fournier – **Scén.:** Jean-Hervé Désiré, Yves Christian Fournier – **Images:** Jessica Lee-Gagné – **Mont.:** Mathieu Bouchard-Malo – **Mus.:** Patrick Lavoie – **Son:** Michel Lecoufle – **Dir. art.:** Mario Hervieux – **Cost.:** Valérie Lévesque – **Int.:** Salim Kéchiouche (Kadhafi), Julie Djiezion (Fleur), Jade-Mariuka Robitaille (Suzie), Kémy St-Éloi (Dickens) – **Prod.:** Nicole Robert – **Dist. / Contact:** Séville.